

# **L'odeur du feu**

**Laurianne de Casanove**

**L'ODEUR DU FEU**



**VFB Éditions**

[www.vfbéditions.com](http://www.vfbéditions.com)

© Illustration VFB Éditions, 2020

© VFB Éditions, 2020

## **Extrait**

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Yvette, Marie-Jeanne et Marie.*

Des gouttes d'eau sur son visage. Elle se réveille, ouvre les yeux : il pleut. Une bruine légère tombe en silence sur son front, caressant ses joues et glissant sur sa bouche. Au-dessus d'elle passent quelques nuages gris, masquant le soleil par intermittence. Surprise, elle se redresse et réalise, alors, qu'elle est assise dans l'herbe.

La terre est couverte d'un tapis vert profond piqué çà et là de pâquerettes et de pissenlits, dont la tête ébouriffée est coiffée de petites aigrettes blanchâtres agitées par le vent. Elle passe la main sur le sol humide, regarde ses doigts salis puis les approche de ses lèvres et, du bout de la langue, effleure les grains sombres. Ils roulent dans sa bouche, craquent sous ses dents. Ils ont le goût de la terre. Un goût rond, un goût fort, à la fois désagréable et rassurant, le goût des choses concrètes, qui ne changent pas, ne meurent pas et auxquelles on peut se raccrocher.

L'air est frais comme un mois de juin quand l'été se fait attendre. Elle entend le bruit des vagues, les beuglements d'un troupeau et les cloches d'une église. C'est l'heure de l'angélus. Il y a au loin des dizaines et des dizaines de maisons blanches et rouges frappées par le soleil couchant. Mille silhouettes se faufilent entre elles, puis disparaissent prestement derrière de lourdes portes en bois pour échapper à la pluie. Elle a beau chercher, elle ne reconnaît rien. Aucun de ces détails n'a de sens. Tout cela est simplement impossible.

Comment est-elle arrivée là ? Et pourquoi ? La dernière chose dont elle se souvient est d'avoir éteint la lumière dans sa chambre. Elle a fermé les yeux, et s'est retrouvée dans ce champ. Comme ça. Brusquement. Elle est au milieu d'on ne sait où, et Dieu seul sait quand. Elle est convaincue qu'il n'y a qu'une explication possible : elle doit rêver et ne tardera pas à s'éveiller. Mais tandis que l'idée fait son chemin dans sa tête, elle entend soudain une voix derrière elle :

« *Zer egiten dun hor ?<sup>1</sup>* »

Elle sursaute, et se retourne lentement. Une jeune fille, le crâne rasé, lui fait face. Quelques mèches folles tombent sur son front et autour de ses oreilles. Elle a la peau ambrée et de grands yeux noirs ourlés de cils plus sombres encore. C'est une adolescente, quinze ans, seize tout au plus. Son étrange coiffure jure avec le reste de son allure. Elle ne porte ni bijou ni maquillage. Sa tonsure ne semble pas être une révolte contre la société, les diktats esthétiques ou les préjugés sur la féminité. On voit bien que le rasoir n'a pas fait un travail régulier, il y a même quelques croûtes sur son crâne et les mèches qui subsistent ne sont pas là dans un souci esthétique.

La femme la regarde, hébétée. Elle veut lui répondre, mais aucun son ne sort de ses lèvres. Au lieu de ça, elle reste là, la bouche ouverte comme un poisson hors de l'eau qui gobe l'air sans parvenir à respirer. Notant son désarroi, la jeune fille au crâne rasé lui sourit et

---

<sup>1</sup> Qu'est-ce que tu fais là ?

s'accroupit à ses côtés. Elle pose la main sur son épaule pour la rassurer et continue d'une voix douce, comme on s'adresse à un enfant.

— *Gaua etorriko dun, ezin haiz kanpoan egon. Ekaitzek orotan bilatu hau. Arrangurak errautsia dun. Etor hadi ! Goazen etxera.*<sup>2</sup>

— *Ekaitz ? Nor dun Ekaitz ?*<sup>3</sup> répond alors la femme.

Et tandis que les phrases sortent de sa bouche, comme par réflexe, elle est prise de panique. Quelle est cette langue ? Et comment la connaît-elle ? Elle a parlé sans réfléchir. Les lettres se sont organisées en mots, et les mots ont chacun trouvé leur place. Elle a maîtrisé son intonation, trouvé l'accent juste. Elle a transformé des sons qu'elle n'avait jamais entendus auparavant en un discours intelligible et cohérent.

La petite la regarde avec étonnement, penche sa jolie tête vers la droite, étire sa bouche en un large sourire, puis laisse son front partir en arrière en un grand éclat de rire.

— *Hoa hortik ! Zer derasan ? Ekaitz ! Hire senarra dun ! Eskondua hintzela ahantzi dun ? Nahasia haiz ? Bitxia iduri dun. Espero dinat ez haizela eri. Noiztik hemen haiz belarrean jarria ? Loak hartu hau ?*<sup>4</sup>

— *Ez zakinat.*<sup>5</sup> répond la femme. *Ez naun gehiago oroitzen.*<sup>6</sup>

La gamine secoue la tête en signe de dépit.

— *Ez din muntarik. Goazen ! Ez dinat kanpoan egon nahi ilun denean.*<sup>7</sup>

Sans trop savoir pourquoi, elle se met alors debout et suit la jeune fille sans dire un mot de plus. L'adolescente marche vite, malgré la jupe à larges plis qui tombe sur ses chevilles. Baissant les yeux, elle se rend compte qu'elle est, elle aussi, vêtue d'un jupon de couleur vive surmonté d'une camisole blanche serrée à la taille. Levant les mains pour toucher son crâne, elle constate qu'elle porte sur la tête une sorte de turban à corne. Droite et allongée, l'étrange coiffe semble être faite d'un ruban de lin savamment enroulé. Aucun cheveu ne dépasse, et un morceau de moire cache son cou, ne laissant voir que son visage. Par réflexe, elle tâte sa bouche, ses pommettes et son nez, se demandant soudain si elle n'est pas devenue une autre. Mais rien ne lui semble changé. Elle est toujours la même. Petite. Brune. Désormais couronnée d'un étrange tourion, et maniant une langue qui n'est pas la sienne.

---

<sup>2</sup> La nuit va tomber, tu ne peux pas rester dehors. Ekaitz t'a cherchée partout, il est fou d'inquiétude. Viens, rentrons.

<sup>3</sup> Ekaitz ? Qui est Ekaitz ?

<sup>4</sup> Allons donc ! Que dis-tu ? Ekaitz ! Ton mari ! Tu as oublié que tu étais mariée ? Tu ne te sens pas bien ? Tu as l'air étrange. J'espère que tu n'es pas malade. Depuis combien de temps es-tu ici, assise dans l'herbe ? Tu t'étais endormie ?

<sup>5</sup> Je ne sais pas.

<sup>6</sup> Je ne me souviens plus.

<sup>7</sup> Ce n'est pas grave. Allons-y, je ne veux pas traîner dehors quand il fait noir.

La sonnerie du téléphone retentit dans la pièce. Théroigne ouvre les yeux. Il fait déjà jour. L'esprit encore embrumé par le sommeil, elle tente d'attraper son téléphone portable. Elle tend la main vers sa table de chevet, puis fouille sous son lit. Où est-il, bon sang ? Elle le sent vibrer quelque part dans les draps. Elle a encore dû s'endormir avec. Agacée, elle repousse la couverture d'un geste brusque, et par la même occasion envoie son iPhone cogner contre le mur. Elle jure, et se lève pour répondre. Mais le temps de ramasser le portable, la sonnerie cesse. *Putain, tout ça pour ça*, dit-elle à voix basse. Heureusement, l'écran tactile n'est pas cassé. Elle aurait détesté avoir à commencer la journée par une visite chez un des réparateurs installés en bas de son immeuble.

Armand lui a laissé un message. Mais elle n'a pas vraiment l'intention de l'écouter. Elle sait déjà ce que son éditeur va lui dire. Cela fait des semaines qu'elle aurait dû rendre le manuscrit sur lequel elle travaille.

Théroigne se laisse glisser contre le mur et s'assoit sur le plancher. La veille, l'alcool l'a encore une fois aidée à trouver le sommeil. Elle a mal à la tête, sa bouche est pâteuse. Elle se souvient vaguement avoir fait un rêve. Il y avait une prairie et... et quoi au juste ? Le reste est flou. Elle soupire. Il lui semble impossible d'affronter cette journée. Elle n'a qu'une envie, retourner dormir. Cela fait un mois, presque jour pour jour, que son mari l'a quittée. Un mois qu'elle se demande à quoi bon continuer.

Il avait suffi de quelques heures pour que son existence bascule. Un soir, elle était allée chez lui, chez l'Autre. Elle l'avait embrassé, s'était déshabillée. Et puis, il y avait eu ses mains, et puis sa bouche, et puis son sexe... et puis plus rien. Ni sentiment ni joie. Le plaisir avait laissé la place au vide. Ce jour-là, Théroigne était, en quelque sorte morte en épectase. Son cœur battait encore, mais sa vie s'était arrêtée.

Depuis ce terrible soir de mai, Léonard était parti. Quinze ans de mariage balayés d'un revers de la main. Elle avait pleuré, supplié, hurlé. Elle s'était accrochée à lui, traînée à ses pieds. Mais rien n'y avait fait. Le bruit de la porte qui se ferme, et les pas de son mari dans l'escalier étaient tout ce qui lui restait.

À 38 ans, elle se retrouvait donc seule. D'autant plus seule que Léonard, sans le savoir, avait emporté dans son sillage la plupart de leurs amis. Théroigne avait d'abord pensé que leurs proches éviteraient de prendre parti, parce qu'après tout, cela ne les regardait pas. Elle avait même poussé le vice jusqu'à leur dire la vérité. Elle avait toujours eu le goût des mots, et des grandes confidences. Un désir d'honnêteté naïf qui, pensait-elle, amènerait les gens à l'aimer davantage.

Le lendemain du départ de son mari, elle avait donc saisi son téléphone pour informer leur cercle d'amis de ce qui venait de se passer :

Elle : Léonard veut divorcer. C'est de ma faute, je l'ai trompé.

Eux : [*Soupir*]

Elle : Avec qui ? Tu ne le connais pas, il s'appelle Adrien.

Eux : [*Silence*]

Elle : Ce n'est arrivé qu'une fois...

Eux : [*Reproche*]

Elle : Oui. Une fois de trop.

Eux : [*Question*]

Elle : Comment il l'a appris ? Il a fouillé dans mon portable. Il a trouvé des messages. J'ai essayé de nier, mais il ne m'a pas crue.

Eux : [*Indignation*]

Elle : Non, non, je ne me plains pas. Je ne lui reproche rien. Mais je suis triste. Je l'aime.

Eux : [*Ironie*]

Elle : Oui, j'aurais dû y penser avant, je sais. J'ai fait une connerie.

Eux : [*Colère*]

Elle : Mais tout le monde a le droit de se tromper, non ?

Eux : [*Silence*]

Elle : Non ? Allô ? Allô ?

Eux : [*Tonalité*]

Elle : Merde !

Certains s'étaient donné la peine de lui dire le fond de leur pensée. « Tu me fais honte », « je ne te reconnais plus », « tu as été dégueulasse avec lui ». D'autres avaient juste raccroché, pour ne plus jamais lui parler. Isolée et montrée du doigt, Théroigne s'était sentie salie. À leurs yeux, elle était devenue « femelle ». Une fente béante. Une chatte en chaleur. Un animal en rut qui n'avait pas pu résister à l'odeur d'un homme. Comme Hesther, l'héroïne de Nathaniel Hawthorne, et comme tant d'autres femmes avant elles, elle avait, à son tour, une *Lettre écarlate* cousue sur le corsage. Un grand A, comme adultère.

Mais au fond, quelle loi avait-elle bafouée ? Celle de Dieu ? Celle des hommes ? C'était comme si ses proches avaient eu peur d'être contaminés. Comme s'ils avaient redouté de se laisser tenter à leur tour, et ce faisant, de sortir de la limite du socialement acceptable. Son désir était comme une maladie. Une peste insidieuse qui l'avait rendue méconnaissable aux yeux de ses proches.



Pourtant, elle n'avait pas changé. La même bouche un peu trop charnue, le même nez camard, et les mêmes yeux, sombres et étroits comme une nuit sans espoir.

C'est ce regard éternellement triste qui avait séduit Léonard la première fois qu'il l'avait vue. Ils s'étaient rencontrés par hasard, dans un bar du cinquième arrondissement tout près de la Sorbonne, où ils étudiaient tous les deux. Elle avait alors dix-neuf ans, et lui dix-huit.

Léonard était né à Paris, dans une famille bourgeoise, avec un père banquier et une mère au foyer. Une enfance heureuse, toujours premier de la classe, et de jolis yeux bleus cachés derrière des cheveux blonds. Léonard avait tout.

Si son père était distant, sa mère, elle, l'adorait. Entre ces deux excès, il avait grandi un peu de travers, s'appuyant tour à tour sur l'un puis sur l'autre. À dix-huit ans, tout le monde le trouvait terriblement mûr pour son âge, et lui se pensait juste un peu trop ennuyeux.

Léonard étudiait la philosophie. Son cursus terminé, il voulait enseigner et faire de la recherche. Il rêvait d'un poste au Collège de France, et s'imaginait déjà frôlant les mêmes murs que Raymond Aron, Roland Barthes ou Claude Lévi-Strauss. Le temps de ses études, il aurait pu rester chez ses parents, mais ceux-ci préféraient lui louer une chambre de bonne, rue de la Gaîté, pour qu'il puisse avoir son indépendance. L'endroit était petit, à peine huit mètres carrés, mais cela lui suffisait.

Depuis son minuscule appartement, il lui fallait environ trente minutes à pied pour se rendre jusqu'au Panthéon. Léonard marchait souvent, cela l'aidait à réfléchir. Quand son esprit partait, il pouvait se perdre dans ses pensées durant des heures, et il lui arrivait régulièrement d'être en retard à ses rendez-vous. Ce jour-là, alors qu'il cheminait, la pluie s'était mise à tomber. De violentes averses qui ricochaient sur les trottoirs éclaboussant au passage les robes légères et les chaussures en toile des premiers jours du printemps. En arrivant près de l'imposant bâtiment qui tenait son nom de Robert de Sorbon, chapelain du roi Saint-Louis, il était trempé. Comme il avait froid, il a dévié sa course et poussé la porte d'un troquet pour commander un café.

Il l'a vue dès qu'il a mis un pied dans l'établissement. Théroigne était assise dans un coin tranquille avec une grande blonde qui fumait d'un air absorbé. Leur table était encombrée de livres, et les deux jeunes femmes semblaient en grande discussion. Léonard est resté un long moment à regarder Théroigne. Ses maigres épaules, légèrement voûtées, semblaient porter un poids invisible, et ses yeux sans fond se perdaient parfois entre rire et larmes.

À quoi pouvait bien penser cette drôle de fille ? Léonard voulait l'aborder, mais ne savait pas quoi dire. Il sentait qu'avec elle, il n'aurait pas de seconde chance. Il a réfléchi un moment pour trouver une façon intelligente d'engager la conversation, puis en manque d'inspiration, s'est résolu à jouer la carte de la banalité.

— Vous avez vu ce qui tombe ? C'est dingue ! Il y a dix minutes encore, il faisait soleil.

La blonde et la brune ont interrompu leur dialogue et l'ont regardé sans répondre. Théroigne trouvait ce genre de lieu commun pénible et ses yeux trahissaient son agacement. Elle était à deux doigts de lui dire de dégager, mais comme il était mignon, elle s'est retenue. Gêné, Léonard a rougi et eu envie de prendre la fuite. Mais au dernier moment, quelque chose au fond de lui l'a forcé à rester. Après une grande inspiration, il a continué à parler :

— Vous habitez près d'ici ?

— Oui, rue de l'Estrapade, a alors répondu la fumeuse.

— C'est une torture, a commenté Théroigne en levant l'index pour donner à son propos un ton doctoral.

— D'habiter dans le cinquième arrondissement ? a interrogé Léonard, les yeux écarquillés.

Elles ont ri.

— Non, l'estrapade ! a continué la jeune femme brune. La victime avait les bras attachés dans le dos par une corde reliée à un système de poulies. Le bourreau la hissa ensuite au-dessus du sol et la maintenait suspendue jusqu'à ce que ses épaules se disloquent. Il pouvait aussi arriver que l'on ajoute des poids autour de la taille, histoire de pimenter les choses.

Léonard est resté muet.

— Excuse-la. Théroigne adore choquer les gens en leur racontant des choses horribles. On étudie l'Histoire, alors elle ne manque pas de matière... En ce moment, nous sommes en plein Ancien Régime. Comme tu as pu le voir, les sévices de cette époque la passionnent, a souligné Clothilde avec ironie.

— Tu t'appelles Théroigne ? s'est étonné Léonard.

— Oui. Mes parents sont de gauche ET féministes. Alors, ils ont décidé de me donner le nom d'une révolutionnaire : Anne-Josèphe Théroigne de Méricourt. Entre nous, je les soupçonne surtout d'avoir voulu se la jouer lors des dîners mondains, parce qu'en la matière, il y a quand même bien moins compliqué. Olympe ou Claire auraient été un peu plus faciles à porter.

— J'aime bien, moi. C'est joli. De toute façon, je m'appelle Léonard, alors niveau prénom, je ne peux pas trop juger. C'est pas vilain non plus, Léonard, vous me direz. Il y en a même qui sont devenus célèbres, mais ça reste un peu vieillot.

Puis, se tournant vers l'autre fille :

— Et toi ? Tu as aussi fait les frais de l'imagination de tes parents ?

— Non. Moi, je m'appelle Clothilde. C'est très commun comparé à vous deux.

— Commun mais prestigieux, a coupé Théroigne, c'était quand même l'épouse de Clovis, roi de tous les Francs.

— C'est vrai ! a conclu la fumeuse en levant les yeux au ciel d'un air amusé. Dans une autre vie, j'ai dû être reine.